

Petruzzellis, Nicola

La métaphysique et l'historiographie de Campanella

Organon 10, 209-222

1974

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Nicola Petruzzellis (Italie)

LA MÉTAPHYSIQUE ET L'HISTORIOGRAPHIE DE CAMPANELLA

I. LA MÉTAPHYSIQUE ET LA CLASSIFICATION DES SCIENCES

La *Métaphysique* est l'oeuvre la plus mûre de Campanella où se nouent les fils de sa pensée complexe et violente: les intuitions de jeunesse sont reprises sous forme de méandres spéculatifs plus amples, dans un processus de développement qui s'élargit de plus en plus jusqu'à embrasser des motifs divers ou éloignés selon un rythme moins agressif mais plus calme et serré. La métaphysique est présentée par Campanella comme l'optique d'un itinéraire spirituel tourmenté: «novam condere metaphysicam statuimus, post ubi a Deo errantes per flagella reducti sumus ad viam salutis, et cognitionem divinatorum, non per syllogismum, qui est quasi sagitta, qua scopum attingimus a longe absque gustu, neque modo per auctoritatem, quod est tangere quasi per manum alienam, sed per tactum intrinsecum in magna suavitate, quam abscondit Deus timentibus se: unde certe de metaphysicis rebus facti, audemus hominibus vias ostendere, duce Deo»¹. Ce bref accent personnel, sinon mystique, n'empêche pas Campanella d'énumérer et d'expliquer les raisons objectives de la métaphysique que sont les insuffisances du matérialisme, la nécessité des causes premières et des fins dernières, la nécessité d'examiner les choses non pas telles qu'elles apparaissent, mais telles qu'elles sont en elles-mêmes (ut sunt) et en rapport avec l'être tout entier (non solum in proprio esse, sed etiam prout referuntur ad omne esse), le besoin d'étudier certains termes dont se servent toutes les sciences mais dont aucune d'elles ne s'occupe, comme: l'essence, le tout, la part, l'un, la puissance, la sagesse, l'amour, le destin, la nécessité, la contingence, la vérité, la bonté, le mal, etc.².

¹ Cf. T. Campanella, *Metaphysica* (réédition de: *Thomae Campanellae, Styl. Ord. Praed. Universalis Philosophiae, seu Metaphysicarum rerum, iuxta propria dogmate, Partes tres*, Libri 18, Parisiis, MDCXXXVIII), Bottega d'Erasmus, Torino 1961 (citée plus loin *Met.*), I, Proemium, p. 5.

² *Ibid.*, pp. 4-5.

La métaphysique ne présuppose pas ses objets, «vero tractat de omnibus prout, et quatenus sunt, et nihil presupponit, nisi apparere quaedam, quae vera, et falsa esse possunt»³. Pénétrer jusqu'au cœur de la réalité à travers «le livre vivant» du monde n'est pas un acte de présupposition, une entreprise arbitraire ou injustifiée, mais le résultat d'une investigation qui part, dirions-nous aujourd'hui, des problèmes n'ayant certes pas de solutions facilement accessibles, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient insolubles et ne les rend pas moins inévitables.

Ayant examiné les arguments sceptiques (dubitationes), Campanella remarque, entre autres, que les sceptiques «sciunt quid est veritas, et quid est sapere, alioquin non possent dicere, se veritatem ignorare. Dicere enim est affirmare aliquid»⁴.

En traçant le programme d'une métaphysique construite d'une manière critique, comme on dirait aujourd'hui, Campanella affirme: «Sterrenda est via ex certissimis notissimis nobis, et naturae infallibilibusque. Haec autem sunt universalissima ut Ens, Entisque Primalitates, Potentia, Sapientia, et Amor unicuique propriae, quae nec ignorari, nec per deceptionem incerta fieri posse, ex iam dictis notum est, idque etiam contra Academicos convicit Augustinus in XI De Civit. Dei, cap. 24, 25, 26»⁵. En commentant Saint Augustin et en se réclamant aussi du saint Ambrose, Campanella ajoute: «si certissimum est nos esse, certissimum est me posse esse. Quod si fallor, ergo certissimum est me posse falli, et non falli, ergo aequè certum est posse sicut esse». On connaît la thèse attribuée à saint Thomas, sur la connaissance de l'âme «notitia praesentialitatis, non obiective, neque reflexe»⁶. Ainsi apparaît cette connaissance ou plutôt cette conscience de soi-même, que les idéalistes appelleront autoconscience, en lui donnant une signification qui dépasse certainement les intentions et les perspectives de Campanella pour qui la notion (notitia) que l'âme humaine a de soi-même n'atteint jamais l'autocritique qui se généralise par elle-même comme principe absolu du réel.

Toute la métaphysique de Campanella est centrée sur une doctrine gnoséologique qui en est une partie intégrante et sur la théorie des primautés.

Ma modification du sens, *non passio*, mais *passionis potius perceptio*⁷, si elle fait penser à l'enthousiasme de jeunesse et aux origines du philosophe, est comprise dans un processus plus vaste où la connaissance sensible, quoique importante et indéniable, est loin d'être suffisante⁸.

³ *Met.*, V, chap. III, art. I, p. 351.

⁴ *Met.*, I, chap. II, art. I, p. 30.

⁵ *Met.*, I, chap. III, art. III, p. 32.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Met.*, chap. V, art. I, p. 44.

⁸ Dans sa monographie très détaillée, *Tommaso Campanella filosofo della Restaurazione cattolica*, Padoue 1947, G. Di Napoli soutient d'une manière rigoureuse la thèse que — d'après Campanella — «l'universalité en tant que notion commune

Si par spiritualisme on entend la reconnaissance de la primauté de l'esprit et de ses valeurs, aucun doute raisonnable n'est possible quant au spiritualisme de Campanella, en pleine maturité de sa pensée; si pourtant par spiritualisme on entend quelque tendance particulière de la pensée contemporaine, avec des exigences et implications étrangères à la pensée et au climat historique de Campanella, cette interprétation prend d'autres dimensions et doit être ramenée à des proportions plus authentiques.

La révalorisation du sens a aussi une raison historique qui se rattache à tout un courant de pensée qui alimentait la nouvelle science de Galilée et la *Novum Organon* de Bacon, tous les deux contemporains de Campanella. Ils s'opposaient tous à la scolastique en décadence et avant tout aux prétentions de celle-ci d'intervenir dans la méthodologie des sciences.

L'intelligence intégrante, «notitia nimirum intus legens, et colligens ea, quae, singulae praeviae cognitionis deforis ostendunt et hunc solus Deus perfecte illuminat» complète la connaissance due aux sens, l'unifie, la transforme en une synthèse organique et en même temps lui insuffle une vie nouvelle à la lumière d'idées et de vérités plus profondes. L'intelligence est créatrice de la métaphysique: «tota tamen metaphysica eius operationi deservit»⁹. Si le sensisme n'exprime pas toute la pensée de Campanella, l'idéalisme et l'historicisme restent aussi loin de son esprit malgré des concordances isolées et fragmentaires¹⁰.

L'esprit humain n'est pas «rerum artifex, ideator, et excogitator; sed quatenus est participium divinitatis omnia excogitantis, et ideantis, et parentis, habet in sua sapientia, quo possit omnia scire, quae ideator Parens facit: et hoc sub eius lumine»¹¹.

Cette phrase de Campanella, formulée avec une certaine emphase, comme annonce d'une ère nouvelle et message d'une doctrine nouvelle, peut paraître à première vue surprenante et semble annoncer l'historicisme moderne: «Principia scientiarum sunt nobis historiae»¹². Il n'y a pas de doute que Campanella formule ici une thèse d'une originalité géniale, mais pour en comprendre la valeur authentique, il faut l'étudier dans le contexte de la doctrine entière, exposée avant tout et d'une façon exemplaire, dans la *Métaphysique*.

des données sensibles ne dépasse pas le plan du sens, n'étant rien d'autre que l'image indistincte et représentative des nombreuses données des sens tandis que l'universalité comme l'idée des individus ou des classes, comme rapport, comme le concept suprême, est l'universalité platonicienne puisque dépassant les sens.» (*Op. cit.*, p. 279 et sq.).

⁹ *Met.*, V, chap. I, art. III, p. 344.

¹⁰ Pour l'interprétation idéaliste de Campanella, il faut voir G. Gentile, *Il pensiero italiano del Rinascimento*, Florence 1940, pp. 357-392 et C. Dentice d'Accadia, *T. Campanella*, Florence 1921. Pour l'interprétation spiritualiste cf. S. Femiano, *Lo spiritualismo di T. Campanella*, Naples 1965. (Corrigé dans la 2^e éd. publiée sous le titre *La Metafisica di T.C.*, Milan 1968).

¹¹ *Met.*, I, chap. VIII, art. I, p. 63.

¹² *Met.*, V, chap. II, art. II, p. 346.

Il faut avant tout relever la signification générale du terme *historia* duquel part Campanella dans sa *Métaphysique*: c'est une signification assez proche du terme grec correspondant. Et en fait il précise: «*Historiam dico etiam, quod non ab alio audivimus, sed nostris patuit oculis et sensibus: ex eo enim, quod patet historice, ad investigandum quod latet, proficiscimur*».

Les données historiques sont abordées par les sens en tant que telles et stimulent une recherche intellectuelle de la science. Celle-ci confirme la valeur initiale, mais non concluante de la connaissance par les sens qui ouvre le cycle cognitif sans le conclure. Il y a beaucoup de choses — dit explicitement notre Auteur — qui «*sensum superant, licet sensu hauriantur*».

Si l'histoire «*divinitus promulgata est, facit fidem*»; mais ce que nous déduisons des principes révélés par Dieu ne se nomme plus foi, mais science théologique. Au contraire, si l'histoire est connue par les moyens humains, si elle résulte des nombreux témoignages dignes de foi et si elle peut être vérifiée par nous aussi, comme par exemple la découverte du nouveau monde, elle produit une science. Donc il y a science divine mais aussi science humaine qui se divise en science naturelle et science morale, comme il y a une science double, la théologie et la micrologie qui se subdivise en naturelle et morale. La première se voit assurer la primauté de droit parce qu'elle résulte de la révélation de Dieu, Créateur de la nature, des sens et de la raison; la seconde n'est que subalterne car elle est tirée de la nature, des sens et de la raison, la nôtre et celle d'autrui. Mais seul l'homme ne saurait de façon naturelle apprendre toutes les choses, et dans toutes les choses de la nature se trouvent les vestiges de la divinité; beaucoup de choses dépassent la raison et les sens bien qu'elles soient découvertes par les sens, mais elles reflètent le lien de la cause invisible avec celle visible. Tout cela ne saurait être correctement pris en considération que par celui qui ait observé les choses avec ses sens et ceux de ses semblables. C'est pourquoi est née une autre science qui s'appelle la métaphysique, intermédiaire entre la physique et la théologie. C'est à celle-la, qui se penche sur toutes les choses et analyse leur lien avec les causes divines, que revient la tâche de fonder et d'établir les principes de toutes les sciences.

La science naturelle de l'histoire des éléments, des étoiles, des eaux, des minéraux, des métaux, et des plantes tire ses thèses qui expriment les essences (quidditates) des choses corporelles. La science de la nature qu'il est impossible pour l'homme d'embrasser d'un seul coup, se divise en médecine, physique, astronomie, astrologie, cosmographie et géométrie. Toutes ces sciences constituent en fait la science d'un seul monde et des corps qui en font partie. Puisqu'il faut connaître les dimensions et les nombres des corps et que l'homme est incapable d'embrasser tout ce qui est à connaître, les mathématiques ont été inventées lesquelles, selon

Campanella, ne sont pas en fait une science des choses, mais plutôt «sciendi modus, sicut et logica». S'il n'y avait pas de corps physiques, les mathématiques ne seraient d'aucune utilité; c'est la physiologie (bien sûr dans une acception plus générale que celle qui a cours aujourd'hui) qui s'occupe des corps; les mathématiques ne sont donc qu'une science auxiliaire et subsidiaire (*adiutrix et ancilla*) de la physiologie, voire son fragment. Campanella n'hésite pas à conclure que les mathématiques comme d'ailleurs la logique ne sont pas science, car toutes les deux «careant subiecto et aliis deserviant»¹³.

Campanella n'omet pas de polémiser encore une fois avec Aristote coupable d'avoir soutenu le caractère scientifique des mathématiques et de leur attribuer le degré supérieur de certitude. Au contraire, pour lui les mathématiques n'ont pas d'objet propre: «quae vero sibi vendicat, ut propria, figmenta sunt», et d'autre part «non procedit [mathematica] ex causis, sed tantum ex signo, et ideo prestantiores sunt naturales demonstrationes»¹⁴.

Les sciences qui se fondent sur l'histoire morale sont l'éthique, la politique et l'économie.

Le vieux réformateur ajoute: «Supereminet his scienciis legislatura, quae et eticam, politicam et oeconomicam, et militarem, et omne vivendi genus, et seorsum, et communiter dirigit ad suos fines per regulas, quas leges vocamus». On n'oublie pas pour autant que le législateur devra connaître «omnium rerum naturas... et hominum mores», et cependant «inter omnes non nisi Metaphysicus legislator esse potest: et quidem insufficienter absque Deo. Deus ergo Creator, et gubernator omnium solus sufficienter, et veraciter legifer est»¹⁵.

La glorification de la métaphysique qui «presupposita probat» et de la théologie qui se sert de toutes les sciences donne son empreinte à tout le traité¹⁶.

II. DOCTRINE DE PRIMALITATES

La classification des sciences que nous avons tracée, procède de l'externe à l'interne, de la rase au soment, de l'information des sens jusqu'à la faite du savoir et paraît plus accessible et plus acceptable à notre point de vue moderne, à notre sens critique. Mais on trouve dans la *Metaphysica* campanellienne un autre classement des sciences, auquel l'Auteur lui même donne la préférence, et qui est construit selon une méthodologie différente procédant et sens inverse du haut en bas, des principia rerum. C'est la doctrine des *primalitates* qui éclaire de sa lumière

¹³ Cf. *ibid.*, pp. 346-347.

¹⁴ *Ibid.*, art. III, p. 348.

¹⁵ *Ibid.*, art. IV et V, p. 349.

¹⁶ *Ibid.*, chap. III, art. I, p. 351.

tout le panorama des sciences, doctrine que Campanella a de façon consciente tirée de Saint Augustin en la développant cependant à son gré.

Voilà les définitions de base dans toute leur nudité squelettique mais qui ne fait que ressortir leur logique: «*Primalitas est unde ens primitus essentialitur. Principum est unde aliquid primitus est. Causa est unde aliquid fit. Elementum est, ex quo aliquid primitus componitur*»¹⁷.

Campanella désigne par *essentiatio* la constitution intrinsèque de l'être: «*simplicissima, prima, toticipatione non participatione, ergo nec mutatione constituentium essentialitatum, nec constituti essentiali; celeberrima secundum se, nobis vero ineffabilis*». Naturellement les *primalitates* sont avant tout dans l'Être premier: «*Sunt ergo primalitates, non quidem tres essentialiae, aut res aut divinitates, aut unitates; sed Essentialitates-Realitates primi Entis: primum autem idem est quod unum, ut patet ex Hebraica phrasi. Essentialitur autem primum ex potestate essendi, ex sapientia essendi, ex amore essendi*»¹⁸.

Campanella explique aussi le terme qu'il propose: les primautés se nomment ainsi parce que «*sunt aequae prima tempore, dignitate, et natura, et unum omnino propter identitatem realem, et coessentialem coentitatum mutuam in se ipsis: non enim essentialiae sunt, sed essentialitates eiusdem essentialiae, quam essentialiant absque gradu: et haec identitas est summa unitas, et omnia essentialiuntur per analogiam ad ipsam*»¹⁹. Le retour au concept thomiste d'analogie est à relever.

Les primautés sont encore les principes suprêmes de la réalité: «*sapientia, potestas, amor, principia rerum etiam ad extra unum sunt; ac recte theologi Trinitatem in maxima unitate ponunt principium rerum primum unum simpliciter tam in essendo, quam in operando. Rursus principiata, quae principianti iterum vim sortiuntur, ad unitatem referuntur*»²⁰.

Les primautés «*eminenter continent principia et causas rerum*». L'ange et la raison humaine «*acceperunt propinquius extra primum ens existentiam. Ergo limitates primalitates et unitatem. Ergo admistam ex essentialia et existentia*»²¹. Ces termes et d'autres encore ainsi que l'attitude générale de l'oeuvre ne laissent aucun doute sur la revendication de la transcendance par Campanella.

La doctrine des primautés marque le point de départ d'une conception du savoir dans ses diverses branches, découlant du même fondement métaphysique de la science: «*quae primalitates cum respiciunt exteriora obiecta, pariunt facultates sc. potestativam, cognoscitivam, et volitivam: ex quibus sunt passionones in potestativo, notionones in cognoscitivo, et affec-*

¹⁷ *Met.*, II, chap. II, art. I, p. 93.

¹⁸ *Ibid.*, chap. II, art. IV, p. 99.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*, art. III, p. 98.

²¹ *Ibid.*, p. 99.

tiones in volitivo: ex quibus triplicibus facultatibus cum extenduntur ad obiecta, emanant actus, qui regulati, prout ad finem prosunt, sunt virtutes: absque regula, vitia. Ex sapientia ergo essendi essentiali nascitur sapor per facultatem sapiendi obiectorum exteriorum; quem saporem semen scientiarum vocavimus»²².

Toutes les branches du savoir se situent sur les trois champs des facultés de pouvoir, de connaître et de vouloir qui ont leurs origines dans les primautés sur lesquelles est constituée l'âme humaine semblable en cela à la divinité. Cependant les primautés ne donnent pas de connaissances innées: «Vix enim quae gustamus, et tangimus, et obiecta per se sensuum, ita sapimus. Nequae enim totam lucem suscipit, non sapimus. Neque enim totam lucem suscipit in oculo spiritus, neque prout est. Sapere ergo hoc quod, scilicet non sapimus nisi paucissima ex parte et imperfecte, est sapientia ad quam pertingit homo: et quod neque omnia, neque nihil sapimus, sed aliqua, non tamen omnino. Si sentiens vis esset pura potentia, aut sentiret res, non sentiendo se a rebus affectam, sentiret profecto res prout sunt...»²³. Notre savoir est déficient tandis que celui de Dieu est parfait car «omnes singularitates pertingit usque ad intima medullarum».

L'expérience des sens est d'autant plus nécessaire (*experientia sensuum*). Le philosophe devra commencer non pas par l'interprétation des noms, «sed a rei inquisitionem, ac deinde illi nomen dare iuxta rei naturam»²⁴.

On ne peut pas dire que le Campanella de l'époque de la maturité manquât de sens des limites. Mais il faut relever que le rapport entre les conditions du savoir et le savoir réel, entre la forme et le contenu n'est pas toujours clairement intelligible et défendable. Mais à part cette remarque critique, la position de Campanella en ce qui concerne la classification du savoir d'après les facultés est assez claire, quoique dans les détails elle ne soit pas toujours convaincante.

Tout ce que nous savons — dit encore notre philosophe — «spectat ad potestativum, vel cognoscitivum, vel ad volitivum. Idcirco triplex est scientia instrumentalis regulativa actuum ipsorum erga obiecta». Le possible et l'impossible sont l'objet de la faculté de pouvoir et dépendent de la quantité du pouvoir et de l'objet. C'est pour cela, d'après notre Auteur, qu'on a inventé les mathématiques. Le vrai et le faux sont l'objet de la faculté de connaissance et c'est à quoi se rapporte le raisonnement ou syllogisme: la science contrôlant les actes de l'intelligence et cherchant à discerner le vrai du faux est la logique ou dialectique. Le bien et le mal constituent l'objet de la faculté de vouloir: à celle-ci correspond la science morale ou plutôt science des lois dans ce sens que la loi du particulier constitue la vertu privée, la loi de la famille constitue la

²² *Met.*, I, chap. VIII, art. II, p. 63.

²³ *Ibid.*, art. I, pp. 59-60.

²⁴ *Ibid.*, p. 61.

vertu économique; la loi de la cité (ou de l'Etat) constitue la vertu politique; la loi qui régit la guerre est la vertu militaire; et la vertu est la règle des passions et des actions.

Ce qui est à faire et à accomplir constitue l'objet de la faculté d'exécution à laquelle correspondent les «artes factivae». L'être à qui manque une primauté, c'est-à-dire l'être privé de l'amour d'être ou de la conscience d'être (sensus essendi) ou du pouvoir d'être, cesse d'être un être; ainsi donc l'action cesse dès qu'ont disparus l'amour ou le savoir ou le pouvoir d'agir. Trois sont les sciences instrumentales selon Campanella qui cite le livre IX, chap. 8 de *De Civ. Dei* de Saint Augustin: la physique, la science rationnelle et la morale parce qu'elles contribuent à faire connaître Dieu sous trois aspects différents, comme «*Autor naturae: lumen doctrinae: et foelicitas vitae*». Mais il y a encore une science et sagesse suprême (principem) qu'est la métaphysique. Celle-ci à la différence des sciences instrumentales, logiques, juridiques et mathématiques qui supposent termes et définitions, à la différence des sciences partielles qui n'embrassent pas l'être entier mais seulement une part de celui-ci et à la différence des sciences subordonnées qui tirent leurs propres principes prouvés au niveau des sciences supérieures dont elles relèvent, «*de omnibus quaerit et quidditatem, et existentiam*». La métaphysique «*quaerit tamen, num quae apparent verae sint, et quid sint: et an secundum naturam vere sint, an solum apparerent. Quampropter omnes scientiae se habent ad metaphysicam sicut orationes ad rethoricam, et poemata ad poeticam*». Les sciences qui présupposent quoi que ce soit ne semblent pas des sciences mais plutôt «*scientiarum fragmenta, totiusque sapientiae ideationes*»²⁵. Rarement dans l'histoire de la pensée on trouve une louange de la métaphysique aussi élevée et noble. Dans cette hiérarchie des science l'historiographie a aussi sa place.

III. L'HISTORIOGRAPHIE

Le renvoi de la *Metaphysica* à l'histoire se rattache à la conception plus ample et plus large de la *Historiografia*, la partie V de la *Philosophia rationalis*. Après avoir défini l'historiographie comme l'art d'écrire correctement l'histoire (ars recte scribendi historias), Campanella fait une digression explicative en se référant aux principes de sa philosophie.

Toute science a son fondement dans les choses que nous apprenons par les sens: nos sens, ainsi que ceux des autres sont une sorte d'informateurs et de témoins pour l'esprit qui invente, construit et enseigne les sciences. De leur récit qui expose comment sont les choses l'esprit s'inspire pour rechercher leur fin et leur cause et leurs origines et la façon de leur être: il en part pour juger et distinguer, définir et déterminer;

²⁵ *Met.*, V, chap. I, art. V; chap. II, art. I, pp. 345-346.

il forme les jugements et les définitions comme principes des sciences spéculatives et doctrinales qui ont été les fins des sciences d'invention: il pose les maximes et les normes comme principes des sciences morales, les déterminations des actions (*operabilium*) selon les facultés, de connaissance, de désir et de vouloir qui sont l'extension des primautés sur les objets. Les philosophes ne comprennent ni déterminent quelle est une chose sans avoir d'abord appris par leurs propres sens ou par les sens des autres que celle-ci existe (*quia est*)²⁶. Les gouvernants, les économistes, les moralistes ne prennent jamais de décision sans avoir observé avec leurs propres sens les coutûmes et usages d'eux mêmes et des autres; mais comme les usages ne sont pas des corps, la science des problèmes moraux est moins ouverte aux jeunes que les sciences de la nature. La narration historique des faits est la partie la plus importante du discours. Le médecin ne soigne pas le malade avant d'avoir appris de celui-ci ou de son entourage l'histoire de la maladie et le récit des symptômes. Même les poètes les plus fantastiques (*fabulosi*) considèrent la narration des fables comme la base sur laquelle ils élèvent leurs inventions. Même les théologiens s'appuient sur le récit révélé et sur l'histoire sacrée. Campanella serait peut-être aujourd'hui un théoricien de l'histoire du salut et de l'eschatologie sur lesquels il avait dit d'ailleurs des choses assez discutables parfois, quoiqu'elles ne fussent d'intérêt. Il conclut sa revalorisation de l'histoire par une observation intéressante: «*Quapropter non cuiuscumque hominis est historiam scribere, sed sapientis*». ²⁷ D'ailleurs il précise le double point de vue duquel il considère l'histoire. Quoique l'histoire précède la sagesse comme base, la tâche spécifique d'un savant architecte est de mettre sous l'édifice cette base et de l'y adapter. C'est pourquoi il place l'histoire devant la logique et la grammaire et en fait la première partie de toute la philosophie. Mais d'autre part il considérerait non sans raison l'historiographie comme la cinquième partie de la philosophie rationnelle car seul le savant écrira l'histoire de façon correspondant à sa fin: il apprendra de la grammaire la langue et le style et de la logique «*locos descriptionis per categorias*». Enfin celui qui s'occupe de l'histoire naturelle ne peut pas se passer de philosophie et celui qui parle de l'histoire civile ne saurait oublier la morale, comme d'ailleurs celui qui traite de l'histoire sacrée a besoin de théologie ²⁸.

L'histoire, selon Campanella est un discours bien articulé, véridique, libre de mensonges, clair et susceptible de fournir le fondement des sciences. Entre les différences qui le séparent des autres types du discours et que Campanella explique, il est à relever celle qui distingue l'histoire

²⁶ Cf. *Historiografia* in: *Tutte le opere* de T.C. p.p. Luigi Firpo, Milan 1954, p. 1223.

²⁷ *Ibid.*, p. 1224.

²⁸ *Ibid.*

en tant que récit objectif de l'éloquence qui implore ou conjure (*optativae* et *deprecativae*) et des autres formes du discours qui n'exposent pas de faits, mais expriment seulement émotions et passions. Si l'histoire ne dit pas vrai, elle n'est pas histoire: «*si enim falsa, non est historia sed vel deceptio simplex, vel fabula ordinata ad aliud quam verba sonant insinuandum*»²⁹. Ici, nous avons éavedemment une condamnation d'une histoire tendencieuse visant à déformer la vérité plutôt qu'à l'exposer, cette vérité des faits qui se sont réellement produits dans un contexte historique déterminé, qui s'inscrivent dans une chaîne des faits précédents et concomitants, qui expriment les intentions et les inspirations des personnages historiques. L'historien — rappelle Campanella — doit recueillir les informations dignes d'intérêt et pertinentes au sujet, mais laissera tomber les détails sans importance, les choses incertaines ou hypothétiques. Ici, de toute évidence, le philosophe condamne les histoires érudites et celles qui font montrer de conjectures improbables, comme d'autre part il condamne l'excès de prudence empêchant de reconnaître les témoins du passé dignes de foi. Qui voudrait se borner à cela seulement qu'il peut directement connaître, serait «*sicut vermis in caseo, nil sciret, nisi quae ipsum casei partes*»³⁰.

Selon Campanella un bon historien doit remplir trois conditions: a) qu'il soit sûr des choses qu'il narre afin de ne pas induire en erreur les autres, ayant été induit en erreur lui même; b) qu'il fasse preuve de fermeté et ne se laisse pas intimider ou amadouer pour être amené à mentir; c) qu'il soit honnête et épris de vérité³¹. Il est illicite même pour la gloire de Dieu d'inventer des miracles qui ne se sont pas produits³².

Campanella accepte la division de l'histoire généralement admise en son temps en histoire divine ou sacrée, histoire naturelle et histoire civile³³. Aujourd'hui tout l'intérêt philosophique se centre sur l'historiographie civile. Cependant il ne faut pas oublier une observation remarquable que fait Campanella à propos de l'histoire naturelle. Quand une oeuvre, même si elle est scientifique, a un caractère descriptif, elle penche du côté de l'histoire plutôt que du côté scientifique. De ce point de vue sont historiques non seulement les oeuvres de Plin, de Dioscoride, le traité sur les animaux d'Aristote, mais aussi *Nuncius Sidereus* de Galilée, car il «n'explique pas pourquoi autour de Jupiter tournent quatre planètes et autour de Saturne deux seulement, mais relate ce qu'a été observé»³⁴. Cette observation de Campanella est plus féconde car elle n'efface pas comme elle l'aurait pu l'équivoque innée à la philosophie

²⁹ *Ibid.*, p. 1226.

³⁰ *Ibid.*, p. 1228.

³¹ *Ibid.*, pp. 1228-1230.

³² *Ibid.*, p. 1232.

³³ *Ibid.*, p. 1238.

³⁴ *Ibid.*, p. 1224.

de la nature de Galilée, qui pour la plupart n'était rien d'autre que physique, si on laisse de côté quelques concepts généraux et des critères méthodologiques. Il est à relever aussi ce que pense Campanella de l'histoire de la philosophie qui peut être utile et féconde, mais n'est pas philosophie si elle se limite à un pure et simple exposé des doctrines. Campanella n'hésite pas à se moquer de ceux qui voudraient être considérés comme philosophes ou théologiens et qui pourtant ne font que ruminer Aristote, Saint Thomas ou Scot ³⁵.

«Philosophus enim — observe pertinemment Campanella — est qui rerum naturas perscrutatur et causas per dicta praedicamenta, et hinc scientiam proprio ex ingenio conficit, aut ab aliis non bibit per infundibulum, sed ruminat examinatque cum libro Dei, auctoris naturae, qui est mundus, et an concordent agnoscit, et in rebus ipsis philosophatur» ³⁶. Cette critique n'a pas perdu son actualité même aujourd'hui, car Dieu sait à quel point nombreux sont ceux qui entendent faire de la philosophie en poursuivant des recherches érudites dans le domaine de l'histoire de la philosophie.

L'histoire de l'humanité — continue Campanella — a une importance fondamentale pour les hommes politiques, pour ceux qui s'occupent de la morale, pour les orateurs et pour les poètes ³⁷. Car lorsque nous savons ce que les anciens ont fait de bon ou de mauvais et selon quelles méthodes ils ont gouverné l'Etat, la famille et eux-mêmes nous apprenons ce qui est utile et ce qui est nuisible et nous arrivons à formuler des normes tirées de tant d'expériences; ainsi sommes-nous capables de réformer les sciences et les lois et de comprendre comment nous devons nous comporter vis-à-vis des autres nations. Qui connaît l'histoire des peuples depuis les origines du monde peut bien se vanter d'avoir vécu dès la création du monde jusqu'à nos jours ³⁸. Comme on, voit Campanella est un partisan convaincu de la conception Polybienne et Ciceronienne de *historia magistra vitae*. Campanella exige de l'historien une vaste culture pour qu'il puisse reproduire fidèlement la vie et la civilisation du passé et même des connaissances astronomiques afin qu'il sache enregistrer des événements remarquables ou extraordinaires qui se sont produits au ciel ou sur terre, mais il le met en garde contre la tentation de rélater les détails sans importance (*minima*). Il recommande la concision et la clarté du style. Cependant nous sommes surpris de trouver au milieu de ce traditionalisme une observation toute moderne, dirait on: «Neminem laudet nec vituperet, cum testis sit, non iudex; aliorum tamen dicet sententias de sui temporis hominibus» ³⁹.

³⁵ *Ibid.*, p. 1224.

³⁶ *Ibid.*, p. 1224.

³⁷ *Ibid.*, p. 1226.

³⁸ *Ibid.*, p. 1250.

³⁹ Cf. G. Di Napoli, *op. cit.*, p. 514.

Au terme de son ouvrage, Campanella mentionne encore la nécessité de recueillir les traditions des indigènes du Nouveau Monde et fraye la voie à l'histoire universelle. Dans l'ensemble de l'oeuvre de Campanella et dans la vaste encyclopédie du savoir qu'il avait tenté de créer, la place assignée à l'historiographie reste certes assez modeste. Toutefois nous avons en passant recueilli ses remarques géniales et originales semées dans ses écrits et nous avons relevé la fonction qu'il attribue à la connaissance historique par laquelle il entend l'intuition que nous avons des choses particulières, dans l'articulation de tout le savoir humain.

le sens précisé plus haut, de la rhétorique et de l'érudition. L'historien,

L'originalité de la conception de Campanella, à part les points que nous avons déjà signalés, consiste surtout dans la thèse que la connaissance historique, en tant que connaissance intuitive immédiate du particulier, ouvre le cycle du savoir humain et que l'historiographie le ferme de façon parfaite en tant qu'explication des données historiques. En même temps Campanella insiste sur la différence de l'histoire, dans le sens précisé plus haut, de la rhétorique et de l'érudition. L'historien, comme le philosophe quoique sur un plan différent, doit avoir le courage de la vérité.

Si l'écrit assez court consacré à l'historiographie se montre aussi riche de germes féconds, on ne saurait affirmer toutefois que Campanella se posât le problème de la « valeur de l'histoire » en tant que *res gestae*, comme le dit un excellent spécialiste⁴⁰. La valeur de l'histoire est un problème tout moderne, dans son extension et sa profondeur, et exige un point de vue et des recherches que Campanella ne pouvait deviner à l'époque. Ce qui ne veut pas dire que, abstraction faite de la solution organique du problème, manquent totalement dans le fouillis de ses oeuvres des présages, des vues, des exigences qui dans un autre contexte de pensée auraient pu dans une certaine mesure contribuer à une solution du problème.

Puisque le problème de l'histoire est avant tout le problème de l'homme en tant qu'artisan de l'histoire, la conception de Campanella qui voit dans l'homme « limitatas primalitates et unitatem » semble importante. Aux primautés de l'être correspondent les primautés du néant: l'être fini résulte de l'ordre doublé des primautés.

Faisant vibrer une note quasi existentialiste ou préexistentialiste Campanella raisonne de façon suivante: « ce qui est limité est limité par rapport au non être, c'est-à-dire par la participation au néant: la limite marque la frontière de l'être par rapport à son non-être ou au non être d'autrui. Donc il y a aussi les primautés du néant, de l'impuissance, du non-savoir et de la haine... A part cela, les primautés des deux genres ont pour objet l'existence et la non-existence, le possible et l'impossible.

⁴⁰ Cf. *Met.*, II, chap. II, art. IV, p. 99.

L'objet des primautés secondes c'est la vérité et la fausseté; l'objet des primautés de troisième ordre c'est le bien et le mal desquels résultent des influences importantes dans la multitude des choses (ex his in rerum multitudinem effusae sunt influentiae magnae): la nécessité et la contingence du pouvoir et de l'impuissance, le destin et la fortune du savoir et de l'ignorance, l'harmonie et le désaccord de l'amour et de la haine»⁴¹.

Cette conception développée par Campanella sur le plan métaphysique, surtout dans une polémique acharnée contre Aristote, jette beaucoup de lumière sur l'histoire mais demanderait à être développée dans le sens du problème spécifique de l'histoire.

La conscience de la dignité, de la liberté, de l'initiative héroïque de l'homme, héritage de l'humanisme en pleine Contre-Réforme qui inspira aussi la poésie de Campanella, caractérise une autre contribution importante pour l'intelligence de l'histoire. Il est à relever aussi son intuition de la solution des aspects contraires et des conflits de l'histoire dans une harmonie supérieure, supposée plutôt que démontrée.

Une vision lucide de la réalité historique est obscurcie cependant par l'utopie politique et par une eschatologie improbable où sa pensée trouve un obstacle et où il cesse d'être intéressant pour un philosophe cherchant aujourd'hui en son oeuvre une inspiration.

L'importance philosophique et historique de Tommaso Campanella réside non pas dans ses rêveries utopiques, dans son magisme ou dans son origénisme, mais dans une réflexion personnelle, mais non persolaliste, sur la valeur et la liberté de l'homme, thème central de toute la pensée humaniste de la Renaissance, développé diversement et de façon originale par les esprits les plus éminents. Mais Campanella savait bien que si l'homme est structuré par les primautés métaphysiques, il est aussi touché pour ainsi dire par les primautés négatives, donc par la participation au néant. D'où l'éternelle exigence de s'élever au-dessus de l'humain, au-dessus de la nature que Campanella observa avec tant de *passio*, pour retrouver non seulement une possibilité abstraite et vide, mais principes ontologiques concrètement et efficacement opérant dans la réalité naturelle et humaine.

⁴¹ Cf. *ibid.*, art. VIII, p. 92: «Respondeo quod Deus posset facere omnem hominem cornutum: sed tamen non potest: ex quo enim statuit absque cornibus esse hominem, non potest secus statuere, quoniam sibi adversari non potest. Deus autem nihil potest, facere nolens: ergo facit omnia volens; et quia non vult non potest».

Le texte ne peut être plus claire et d'ailleurs il est confirmé par ce qui suit: «et Deus si non vult facere hominem cornutum, non potest, et si non vult neque potest, non scit: ex eo enim quod non potest, non scit: et quia non potest, propterea non vult: ideo quia non vult, non scit». Quand Campanella affirme ensuite que l'essence de Dieu c'est son existence, il ne dit rien de contraire à la grande tradition de la pensée chrétienne, car en Dieu toute qualité ou composition de matière et de forme, d'existence et d'essence serait absurde, comme l'enseigne Saint Thomas (cf. S. Th. I, qu. III, a. 4, et S. c. G. I c. XXII); d'autre part il rejoint dans certaines expressions la théologie négative qui ne se propose pas, certes, de démontrer ou de soutenir l'inexistence de Dieu, mais seulement son ineffabilité et sa transcendance, son irréductibilité à des formes et des modes d'existence finie et sensible.

S'il est facile de déduire la valeur de la personne de la valeur de l'homme dont la conscience est très vive chez Campanella sans que cela implique les positions prises et les intentions du personnelisme contemporain dans toutes ses nuances; d'autre part on ne saurait conclure de quelques phrases isolées de Campanella, comme l'a fait récemment un savant, à un impersonnalisme théologique selon lequel Dieu serait le lien idéal des possibles ou encore «le recipient idéale». En réalité Dieu peut être considéré sous l'aspect non plus de lieu ou de Celui qui contient, mais sous l'aspect de la source suprême des possibles quoique cet aspect isolé de tous les autres ne saurait exprimer ni épuiser son essence infinie. Le *posse* divin n'est jamais réellement coupé du *nosse* et du *velle* et possède dans la pensée de Campanella le caractère d'une positivité décidée, d'une puissance active, actuelle et actualisante qui ne peut pas être séparée de la réalité d'une Personnalité suprême.

Dieu pour Campanella n'est pas une abstraction, mais un Principe réellement existant dont le caractère concret ne se comprendrait pas sans la Personnalité. La soi-disant impuissance de Dieu n'est rien d'autre que l'incapacité de vouloir une contradiction, ce qui n'est pas une incapacité d'action, mais la cohérence de la volonté et de la nécessité logique de l'ordre rationnel où entre encore le respect de la volonté humaine, admis par toute la pensée chrétienne de Saint Augustin à Saint Thomas et Duns Scot, quelle que soit chez tel ou tel penseur la conception du rapport entre liberté et nécessité. Non sans raison les théologiens médiévaux distinguaient ce que Dieu aurait pu faire de *potentia absoluta*, c'est à dire par l'effet de sa pure et simple omnipotence, et ce qu'il fait en réalité de *potentia ordinata*, c'est-à-dire en considération de l'ordre cosmique et morale voulu par Lui.

Quelles que fussent les difficultés internes de la pensée de Campanella et les hésitations du rapport entre nécessité et liberté, il est hors de doute que notre Auteur a construit à l'étape la plus mûre et peut-être la plus tourmentée de sa pensée philosophique un monument spéculatif où les accents humanistes s'unissent avec les voix les plus élevées et les plus solennelles de la pensée chrétienne: à savoir une expérience naturelle et historique si intégrée et se purifiant des scories de l'empirisme et du sentiment immédiat dans une contemplation des facteurs suprêmes de la réalité humaine et universelle.